

# Royal biograph

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 29

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214847>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'était donc en 1862 et, si ma mémoire ne m'est pas infidèle, vers le mois d'octobre. L'autorité coloniale était à cette époque le Juge de paix qui cumulait les fonctions de juge, préfet, notaire, et autres encore ! J'étais voisin du Juge de paix qui me *notifia* mon tour de patrouille.

Je partis avec armes et bagages rejoindre mon poste qui se trouvait à quatre kilomètres de chez moi, au coin nord-est d'Esperanza; là, nous étions 18 hommes armés jusqu'aux dents ! Les uns avaient de bons fusils de chasse, mais d'autres, par contre, avaient de ces gentils fusils à silex que nous devions à la libéralité du gouvernement qui n'avait sans doute rien trouvé de mieux à nous donner pour notre défense et la sienne; car, je vous ferai remarquer en passant que, si la colonie Esperanza rechassait les Indiens, Santa-Fé se trouvait par le fait même à l'abri des déprédations de ces hôtes terribles du désert. Donc, voilà notre poste au complet: 18 hommes, sous la conduite d'un chef provisoire, décoré du nom pompeux de commandant.

Le commandant nous fit entrer dans le *rancho* qui nous servait de *corps de garde*, de forteresse improvisée, et là, nous adressa un discours émouvant, tendant à allumer et enflammer notre courage ainsi que notre valeur guerrière. Il nous cita divers épisodes héroïques, excita notre ardeur belliqueuse par des récits d'histoire de toutes nations, depuis Léonidas avec ses trois cents guerriers aux Thermopyles, jusqu'à la bataille de Morat. Son but était de nous inspirer du courage, afin de ne jamais reculer d'une semelle en présence de l'ennemi. Son discours terminé, il tira sa montre, et s'écria d'une voix imposante: A vos rangs !

Il est clair que notre commandant ne nous fit pas exécuter la charge en douze temps, ne la connaissant probablement pas lui-même; il se contenta de nous demander si nos armes étaient chargées. Un oui unanime fut la réponse! Numéros 1, 2, 3, sortez des rangs ! J'étais compris dans un de ces numéros-là. Le commandant nomma sur le champ un *caporal* auquel il nous fit jurer obéissance comme à lui-même. Numéros 4, 5 et 6, sortez des rangs, et le commandant fit la même formalité. Puis il nous donna la consigne. Les numéros 1, 2, 3 devaient parcourir le côté nord de la colonie, et, en cas d'apparition de l'ennemi, se défendre et le mettre en fuite; si celui-ci se présentait trop nombreux, battre en retraite et se replier sur le corps de garde. Les numéros 4, 5, 6, devaient parcourir le côté Est. Nous voilà donc en route, au pas de nos chevaux et nos fusils en bandoulière. Nous passions devant le rancho des colons, et nous trouvions tous ses habitants reposant en pleine sécurité. A peine avions-nous fait la moitié du chemin que le caporal cria: «*halte!*» De suite nous eûmes les armes à la main.

— Non, non, pas d'armes, nous dit-il; il ne s'agit pas de cela. J'ai été à Santa-Fé; j'en ai rapporté une belle et bonne dame-jeanne de *cama* de la Havane. Si nous prenions le chemin de mon *rancho* et donnions le bonsoir à la dame-jeanne, je crois que les affaires n'en iraient pas plus mal, et bien sûr que les Indiens ne viendront pas ce soir ! Crac ! au galop à travers champs, et droit sur le *rancho* de notre caporal qui était *pulpero* ! La pauvre dame-jeanne fut mise à contribution.

Au moment où nous y pensions le moins, le galop de plusieurs chevaux se fit entendre. Le caporal cria: «*Les Indiens!*... Aux armes ! !

Nous mimas le nez à la porte du rancho et notre joie n'eût plus de bornes en constatant que c'étaient nos compagnons d'armes, les numéros 4, 5 et 6 qui venaient aussi sous la conduite de leur caporal respectif, donner une accolade fraternelle à la dame-jeanne...

Après plusieurs répétitions, personne ne

<sup>1</sup> Débitant de boissons.

pensa plus à abandonner le *rancho* du *pulpero*. Le répertoire de toutes nos chansons y passa.

Belle Helvétie,  
Terre bénie !  
Ta voix réclame  
Mon bras, mon âme.

La nuit s'écoula dans les chansons. A l'aurore pourtant nous nous mîmes en route pour le corps de garde. Le commandant nous reçut un peu froidement. Chacun se fit un lit à terre avec sa monture. A huit heures, grâce à la *cama*, tout le monde ronflait encore. Je me lève et selle mon cheval pour regagner mon domicile. A mon arrivée, le juge de paix m'accoste: «*D'où venez-vous?*» — «*De la patrouille, parle!*» — «*De la ribote, oui, je le crois, et je vais trouver votre commandant, je veux voir si c'est ainsi qu'il entend la consigne, et le respect que l'on doit avoir pour les ordres et les recommandations des *os-laux-riz-thé.**»

Il prononçait: *os-to-ri-té*, notre juge de paix. Pauvre commandant !

Voilà l'histoire de notre dernière patrouille.

HENRI STECKLER.

16 Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

## LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

PAR  
HONORÉ DE BALZAC

Trois fois par semaine ce respectable couple tenait table ouverte. Grâce à l'influence de son genre Sommervieux, le père Guillaume avait été nommé membre du comité consultatif pour l'habillement des troupes. Depuis que son mari s'était ainsi trouvé placé haut dans l'administration, madame Guillaume avait pris la détermination de représenter. Leurs appartements étaient encombrés de tant d'ornements d'or et d'argent, et de meubles sans goût mais de valeur certaine, que la pièce la plus simple y ressemblait à une chapelle. L'économie et la prodigalité semblaient se disputer dans chacun des accessoires de cet hôtel. L'on eût dit que monsieur Guillaume avait eu en vue de faire un placement d'argent jusque dans l'acquisition d'un flambeau. Au milieu de ce bazar, dont la richesse accusait le désœuvrement des deux époux, le célèbre tableau de Sommervieux avait obtenu la place d'honneur. Il faisait la consolation de monsieur et madame Guillaume, qui tournaient vingt fois par jour les yeux harnachés de bétyles vers cette image de leur ancienne existence, pour eux si active et si amusante.

L'aspect de cet hôtel et de ces appartements où tout avait une senteur de vieillesse et de médiocrité, le spectacle donné par ces deux êtres qui semblaient échoués sur un rocher d'or loin du monde et des idées qui font vivre, surprirent Augustine. Elle contemplait en ce moment la seconde partie du tableau dont le commencement l'avait frappée chez Joseph Lebas, celui d'une vie agitée quoique sans mouvement, espèce d'existence mécanique et instinctive semblable à celle des castors. Elle eut alors je ne sais quel orgueil de ses charmes, en pensant qu'ils prenaient leur source dans un bonheur de dix-huit mois qui valait à ses yeux mille existences comme celle dont le vide lui semblait horrible. Cependant elle cacha ce sentiment peu charitable, et déploya pour ses vieux parents, les grâces nouvelles de son esprit, les coquetteries de tendresse que l'amour lui avait révélées, et les disposa favorablement à écouter ses doléances matrimoniales. Les vieilles gens ont un faible pour ces sortes de confidences.

Madame Guillaume voulut être instruite des plus légers détails de cette vie étrange qui, pour elle, avait quelque chose de fabuleux. Les voyages du baron de La Houtan, qu'elle commençait toujours sans jamais les achever, ne lui apprirent rien de plus inouï sur les sauvages du Canada.

— Comment, mon enfant, ton mari s'enferme avec des femmes nues, et tu as la simplicité de croire qu'il les dessine ?

A cette exclamation, la grand'mère posa ses lunettes sur une petite travailleuse, secoua ses jupons et plaça ses mains jointes sur ses genoux élevés par une chauffelette, son piédestal favori.

— Mais, ma mère, tous les peintres sont obligés d'avoir des modèles.

— Il s'est bien gardé de nous dire tout cela quand il t'a demandée en mariage. Si je l'avais su, je n'aurais pas donné ma fille à un homme qui fait un pareil métier. La religion défend ces horreurs-là, ça n'est pas moral. A quelle heure nous disais-tu donc qu'il rentre chez lui ?

— Mais à une heure, deux heures...

Les deux époux se regardèrent avec un profond étonnement.

— Il joue donc ? dit monsieur Guillaume. Il n'y avait que les joueurs qui, de mon temps, rentraient si tard.

Augustine fit une petite moue qui repoussait cette accusation.

— Il doit te faire passer de cruelles nuits à l'attendre, reprit madame Guillaume. Mais, non, tu te couches, n'est-ce pas ? Et quand il a perdu, le monstre te réveille.

— Non, ma mère, il est au contraire quelquefois très gai. Assez souvent même, quand il fait beau, il me propose de me lever pour aller dans les bois.

— Dans les bois, à ces heures-là ? Tu as donc un bien petit appartement qu'il n'a pas assez de sa chambre, de ses salons, et qu'il lui faille ainsi courir pour... Mais c'est pour l'enrhumer, que le scélérat te propose ces parties-là. Il veut se débarrasser de toi. A-t-on jamais vu un homme établi, qui a un commerce tranquille, galoper comme un loup-garou ?

— Mais, ma mère, vous ne comprenez donc pas que, pour développer son talent, il a besoin d'exaltation. Il aime beaucoup les scènes qui...

— Ah ! je lui en ferais de belles, des scènes, moi, s'écria madame Guillaume en interrompant sa fille. Comment peux-tu garder des ménagements avec un homme pareil ? D'abord, je n'aime pas qu'il ne boive que de l'eau. Ça n'est pas sain. Pourquoi montre-t-il de la répugnance à voir les femmes quand elles mangent ? Quel singulier genre ! Mais c'est un fou. Tout ce que tu nous en as dit n'est pas possible. Un homme ne peut pas partir de sa maison sans souffler mot et ne revenir que dix jours après. Il te dit qu'il a été à Dieppe pour peindre la mer. Est-ce qu'on peint la mer ? Il te fait des contes à dormir debout.

Augustine ouvrit la bouche pour défendre son mari ; mais madame Guillaume lui imposa silence par un geste de main auquel un reste d'habitude la fit obéir, et sa mère s'écria d'un ton sec : — Tiens, même parle pas de cet homme-là ! il n'a jamais mis le pied dans une église que pour te voir et t'épouser. Les gens sans religion sont capables de tout. Est-ce que Guillaume s'est jamais avisé de me cacher quelque chose, de rester des trois jours sans me dire ouf, et de babiller ensuite comme une pie borgne ?

— Ma chère mère, vous jugez trop sévèrement les gens supérieurs. S'ils avaient des idées semblables à celles des autres, ce ne seraient plus des gens à talent.

(A suivre.)

**Royal Biograph.** — Programme sensationnel au *Royal Biograph*. Il reprend cette semaine *Yvan le Terrible*, un film d'une somptuosité remarquable, d'une portée dramatique des plus fortes. L'action se passe du temps du tsar. *Yvan le Terrible* émeut et terrifie tour à tour. De magnifiques danses russes figurent dans ce film. Mentionnons encore un nouveau succès de fou-rire avec l'incomparable comique Charlie Chaplin *Charlot à la bosse du travail* et *Sur les bords du Rio Grande*, un drame mexicain captivant et qui est l'occasion de chevauchées des plus fantastiques. Enfin une actualité merveilleuse : *L'entrée triomphale des troupes alliées à Paris, le 14 juillet*; *Les fêtes de la Victoire, à Paris* forment un film de toute beauté qui, à lui seul, vaut une visite. Dimanche, matinée dès 2 1/2 heures. Durant l'été il n'y a qu'une seule matinée permanente dès 2 1/2 h. à 6 1/2 h. Malgré l'importance du programme, prix ordinaire des places.

**Ketol** NEURALGIE  
MIGRAINE  
BOITE  
10 TABLETS P<sup>r</sup> 180  
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS